

CINÉFRANCE STUDIOS, TFI STUDIO ET CHEZ FELIX PRÉSENTENT

MARINA FOÏS

FABRICE ÉBOUÉ



Barbaque

UNE COMÉDIE ROMANTIQUE DE FABRICE ÉBOUÉ

INTERDIT
AUX MOINS DE
12 ANS



CINÉFRANCE STUDIOS, CHEZ FÉLIX, TF1 STUDIO ET APOLLO FILMS
PRÉSENTENT

MARINA FOÏS

FABRICE EBOUÉ

Barbaque

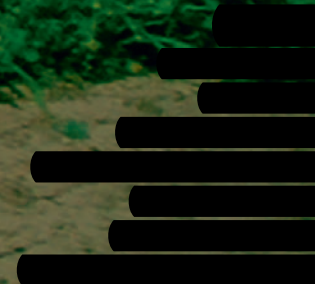
UN FILM DE
FABRICE EBOUÉ

AU CINÉMA LE 27 OCTOBRE

DISTRIBUTION

APOLLO FILMS DISTRIBUTION
JEANNE BILLAUD
54, RUE DU MONTPARNASSE
75014 PARIS
TÉL. : 01 53 53 44 05
JBILLAUD@APOLLO-FILMS.COM

DURÉE : 92 MINUTES





Synopsis

Vincent et Sophie sont bouchers. Leur commerce, tout comme leur couple, est en crise. Mais leur vie va basculer le jour où Vincent tue accidentellement un vegan militant qui a saccagé leur boutique... Pour se débarrasser du corps, il en fait un jambon que sa femme va vendre par mégarde. Jamais jambon n'avait connu un tel succès ! L'idée de recommencer pourrait bien les titiller...

Barbaque



Interview Fabrice Éboué

À quel moment imaginez-vous une histoire de bouchers qui vendent du vegan au kilo ?!

Voilà longtemps que je tourne autour du sujet. J'avais écrit un premier scénario où le point de vue adopté était celui des vegans. Ils prévoyaient de faire un attentat au salon de l'agriculture... Mais à bien y réfléchir, j'ai pensé que les spectateurs seraient plus concernés si je me plaçais du côté de la majorité, parmi lequel des victimes comme le boucher qui fait son métier depuis trente ans et qui apprend, par les actions et accusations des vegans, qu'il est un bourreau.

Avec qui avez-vous écrit le scénario ?

Avec Vincent Solignac qui est comme un sparing partner. J'écris une mouture, je lui envoie, il me dit ce qu'il en pense, je corrige, etc. Il me challenge en quelque sorte et m'aide à améliorer ce qu'il faut améliorer.

Le rôle de Vincent Pascal vous était-il destiné dès l'écriture ?

Pas du tout. À tel point qu'au départ, je pars sur de vraies propositions pour d'autres comédiens. Je ne me voyais pas en boucher. Peut-être parce que mon subconscient me rappelait que je n'avais jamais vu de boucher noir. Sauf que quand on écrit un film, on est naturaliste : on se nourrit de ce qu'on voit au quotidien. Et il se trouve qu'en faisant mes courses, je me suis aperçu que la poissonnerie de mon quartier avait été reprise par un Noir. Je finis par me dire que je me suis ostracisé tout seul, et grandit alors en moi l'envie d'interpréter ce

personnage. J'ai pris dix, quinze kilos, je me suis laissé pousser la moustache, je me suis fait une calvitie... Je me suis regardé dans la glace : physiquement, j'étais dans le rôle. Et je suis bien content car c'était un kif de jouer avec Marina, mais en plus, tuer des gens de manière violente et réaliste est une chose que je n'avais encore jamais fait au cinéma.

Avez-vous tout de suite pensé à Marina Foïs pour jouer votre épouse ?

J'ai pensé à elle dès l'écriture. Le film parle pour elle : dès qu'elle commence à regarder les émissions de Christophe Hondelatte sur les tueurs en série, elle vous lâche des petits sourires où on comprend immédiatement qu'elle est un peu allumée. Elle a tout joué au cordeau. Ce qui est bien avec Marina, c'est qu'elle ne se contente pas de venir sur le plateau faire son travail. Elle discute sans cesse de son personnage, s'implique totalement. Cela ne fait qu'élever le niveau et la narration du film.

Et pour le couple d'amis ?

Je connais Jean-François Cayrey depuis le café-théâtre, avant l'émergence du stand-up. C'est un pote. Je ne voyais personne d'autre pour le rôle et il s'y est collé à la perfection. Pour le rôle de sa femme, j'ai fait un grand casting. Et Virginie Hocq avec Jean-François sont parfaits dans cette caricature de parvenus, de beaufs qui sont persuadés de tout mieux savoir que tout le monde.



Avez-vous suivi une formation (de boucher, pas de tueur !) ?

J'ai fait une formation de coupe. Mais rapidement. Pour les plans serrés, j'ai pris une doublure qui connaît le métier. Car pour la toute première scène qu'on a tourné où j'utilisais un couteau, je me suis coupé le doigt. On s'est dit qu'on allait éviter. Même pour plier les papiers pour emballer la viande, j'étais mauvais, alors...

En revanche, taper et malaxer une côte de boeuf comme dans le plan qui ouvre le film, vous savez faire...

Ce plan fantastique grâce à Marina qui me regarde avec les yeux de la haine... Parce qu'il est important de préciser qu'avant tout, *Barbaque* est une comédie romantique. Il fallait donc reprendre les codes du genre : l'amour impossible ou qu'on croit mort, la séparation, les retrouvailles... mais agrémenté d'une certaine modernité avec d'autres codes cinématographiques dans lesquels on distille un propos et un côté trash. Là, on a un couple qui va mal, leur boucherie qui est surendettée, l'usure du temps qui fait qu'ils ne se regardent plus... En contrepoint,

il y a leur couple d'amis qui eux vont très bien, qui représentent une certaine réussite dans le métier de la viande, et qui me permet de dire qu'on n'est pas là pour soutenir le commerce de masse, mais qu'on soutient la petite boucherie du coin où la viande est un peu plus choyée.

Comme celle de Vincent Pascal que vous présentez comme un artisan, un amoureux de la viande ?

Tout à fait. Vincent Pascal n'est pas un amoureux du fric, il fait son métier par passion. Il y en a beaucoup comme lui, et ceux qui ont commencé il y a une trentaine d'années, qui ont aujourd'hui autour de 50 ans, qui ont pratiqué leur activité en toute simplicité, dont la profession était socialement valorisée, auraient-ils imaginé qu'un jour on les traite d'assassins, qu'ils faisaient un métier de mort et que, pour cela, on saccage leur magasin ? C'est incroyable de voir à quel point la société a changé, que des faits et des discours inimaginables il y a 30 ans se produisent maintenant. On a même vu des boulangeries être vandalisées par des vegans parce que les oeufs et le lait relevaient de l'exploitation animale ! Mais



encore une fois, le couple d'amis de Vincent et Sophie autorise un discours plus mitigé. Ce n'est pas un film pro-viande, pro-carnivores. J'ai cherché à raconter un équilibre. De la même manière que du côté vegan, il y a ce trio d'activistes qu'on oppose à la fille des bouchers, elle-même fiancée à un vegan qui se dit ouvert... même s'il ne l'est pas vraiment.

Oui, pas vraiment comme vous dites, car on s'aperçoit vite à la fin de la scène du déjeuner qu'il est aussi radical que ses coreligionnaires. Il n'y en a donc pas un pour sauver l'autre ?

Bien sûr que si. Le genre est justement là pour contraster avec des vegans «radicaux / militants ?» qu'on a pu voir sur des plateaux télé. Je voulais qu'il ait un discours qui semble posé et réfléchi. Sur le tournage, j'avais un technicien vegan qui me disait, en rigolant, souffrir parce qu'il tournait un mois dans une boucherie. Pour autant, il n'a boycotté aucune scène et à la projection technique, lui et ses amis se sont marrés.

Une farce d'accord, mais qui a du sens. Sans être un «film à message», Barbaque est-il une comédie vouée à susciter le débat ?

Ce qui est sûr, c'est que *Barbaque* n'est pas un film militant. C'est même le premier film où je m'émancipe de la question identitaire. Peut-être que j'y dénonce un certain militantisme qui va trop loin, mais c'est avant tout une comédie pour qu'on rigole de la société dans laquelle on vit avec tous ses extrêmes. Quelqu'un d'extrême est caricatural, et quand on est dans la caricature, on est dans le drôle. Je n'ai rien contre les vegans. Je trouve juste le sujet passionnant car il traduit une époque de communautarisme, de repli sur divers sujets, une époque où les gens ont besoin d'appartenir à un groupe. On vit dans un pays doté d'une culture gastronomique exceptionnelle. Donc forcément, si on commence à s'interdire la viande et tout produit animal, on se met en rupture avec la culture de notre pays. Le véganisme vous place en marge. Chacun est libre de le faire évidemment, tant qu'il n'y a pas de prosélytisme. Cela pourrait être valable pour certaines religions : tant que votre croyance ou votre mode de vie n'influe pas sur les autres, cela n'a aucune importance. On n'est pas loin de rejoindre le débat sur la laïcité !

Vous aviez un technicien vegan, mais aviez-vous un coach pour le véganisme ?

Non. J'avais fait un sketch sur le sujet qui était une première approche, mais lorsque je me suis mis à écrire ma première version du scénario (qui se situait donc du côté vegan), j'ai lu pas mal de bouquins (dont celui d'Aymeric Caron) et je me suis gavé sur Youtube de vidéos d'activistes vegan pour assimiler leur propos et leur théories - ce qui m'a permis de nourrir mes personnages (si je puis m'exprimer ainsi). Et c'est bien pour cela que j'ai choisi de situer l'histoire du côté du boucher : je n'aime pas me placer dans un point de vue que je n'adopte pas et que je ne vais pas forcément maîtriser. Je préfère me placer dans un point de vue qui me correspond et que je vais mieux maîtriser.

Pourquoi avez-vous tourné au Havre ?

La ville n'est pas citée dans le film et j'ai fait exprès qu'on ait l'impression que l'action se déroule dans une banlieue, en Seine et Marne par exemple. Mais je voulais tourner loin de la région parisienne, qu'on retrouve un esprit colonie de vacances. La Normandie, c'était parfait, car ceux qui voulaient rentrer le week-end sur Paris pouvaient.

Y a-t-il eu des scènes plus difficiles à tourner que d'autres ?

Comme je réalise un film tous les trois ou quatre ans, il me faut toujours un certain temps pour retrouver mes marques. En règle générale, je commence par des scènes assez simples. Pour *Barbaque*, c'était la séquence de voiture où j'écrase le vegan. Cela me permettait de mieux connaître Marina avec qui je n'avais jamais travaillé, qu'on apprenne à se faire confiance. Mais je me laisse toujours une soupape de liberté : je sais que sur les trois premiers jours de tournage, j'aurai généralement une journée ou une journée et demi à refaire.

Avez-vous revu beaucoup de *Faites entrer l'accusé* avant d'écrire afin de stimuler votre imagination - et inventer tous ces assassins comme le serial killer de clowns d'hôpitaux, l'équarisseur de Brest ou encore la couturière de Béthune ?

Non, j'avais les émissions en tête. Après, pour imaginer toutes ces affaires, c'est simple : prenez un nom de ville ou de région qui sonne et où il s'est vaguement

Barbaque

passé quelque chose, vous faites l'amalgame de plusieurs faits divers et voilà ! C'était tellement jouissif d'inventer tous ces noms !

...ou tous ces doubles prénoms plutôt, selon la fameuse théorie vieille comme Patrick Henri, Guy Georges ou Émile Louis !

Effectivement. Ce qui amène à penser que Vincent Pascal et Sophie Pascal avaient tout pour devenir des serials killers vu qu'ils avaient les bons patronymes !

Comment a réagi Christophe Hondelatte à la lecture du scénario ?

Très bien ! On lui a envoyé le script un soir, il a répondu oui le lendemain matin. C'est toujours amusant de diriger des animateurs télé qui ont de la bouteille. J'avais déjà dirigé Michel Drucker dans *Coexister*, par exemple. Sur un plateau télé, ils sont très à l'aise, ça va très vite. Sur un plateau de cinéma, ils sont plus tendus - alors que c'est exactement la même chose pour eux puisqu'ils jouent leur propre rôle. Parfois, ça pose quelques soucis. Pas avec Hondelatte. Il a été très pro. En une après-midi, on avait toutes ses scènes en boîte.

En fin de compte, au-delà d'un fait de société, *Barbaque* ne vous offrait-il pas le prétexte de faire un film sur des serial killers ?

Cela faisait longtemps que je voulais faire un film sur un tueur en série. Parmi mes oeuvres fétiches, il y a *C'est arrivé près de chez vous* ou la série *Fargo* auxquels je fais des petits clins d'oeil. Et puis je suis un passionné de faits divers et d'émissions qui s'y réfèrent. Je ne suis pas le seul, vu le commerce qui se développe autour : il y a même des BD aujourd'hui consacrées aux serial killers ! Au-delà de ça, le tueur en série est un personnage assez incroyable : c'est quelqu'un qui est privé d'émotion, de rire, de larmes, d'empathie. Sauf que nous, dans *Barbaque*, on prend un Monsieur Toutlemonde qui est un type sympathique, mais qui a une femme machiavélique et manipulatrice qui va le pousser à commettre l'irréparable. Et il passe de la difficulté à tuer à une action totalement banale, au point de parler gratin dauphinois tandis qu'il bute quelqu'un. Tout le pari était qu'on soit en empathie avec un couple qui tue des gens pour les bouffer. D'où d'ailleurs l'aspect « comédie romantique » : il s'agit tout de même d'un amour qui se reconstruit à travers le meurtre. Au départ, c'est un couple tout ce qu'il y a de



plus banal qui devient une sorte de Bonnie and Clyde. Ils s'aiment grâce au sang, finalement. Ce qui est assez symbolique pour des bouchers.

Ce qui est moins symbolique et plus tabou, c'est le cannibalisme...

Dans mon esprit torturé, quand je pense à des bouchers tueurs, je me dis qu'ils ne vont pas tuer juste pour le plaisir de tuer. Or, c'est une évidence, un cadavre, c'est de la viande. Je suis donc parti de cette histoire de bouchers qui veulent se venger des vegans, mais qui s'aperçoivent que leur vengeance peut générer un profit si la viande est bonne - et on peut imaginer qu'elle l'est, vu que les victimes sont des herbivores. Et puis il y a de l'érotisme dans le cannibalisme. L'amour, c'est se dévorer, se mordre, c'est redevenir des bêtes féroces... Il y a quelque chose d'érotisant dans la viande et, en l'occurrence, dans leurs corps car ce sont des bouchers.

Vous ne poussez pas un peu, là ? On n'est pas des bêtes, quand même !

Non mais plus sérieusement, *Barbaque* est un film sur la virilité retrouvée. Au début, mon personnage est totalement dévirilisé. Il ne touche plus sa femme, elle le repousse du lit conjugal et le regarde avec mépris, le mâle dominant est représenté par son pote qui gagne du fric... Et en retrouvant son instinct de chasseur, il redevient le lion et regagne sa dimension de mâle. À partir de là, sa femme, elle, redécouvre ses pulsions pour lui. Quand une femme ne veut plus faire l'amour avec son mari, c'est parce que l'habitude a tué ce qui lui plaisait chez lui. À l'origine, elle voit en lui un côté animal. Et le fait de rentrer dans une routine quotidienne annihile l'aspect sauvage. Le désir est généré par l'instinct. Si tout est cadré, organisé, il n'y a plus de sexe. C'est pourquoi les scènes de poursuite dans le film se concluent par une séquence de coït entre deux fauves où tout explose. Et ce n'est pas un hasard si des mecs comme Guy Georges reçoivent des milliers de lettres. Le côté bête féroce fascine.

En balançant un nombre incalculable de vanes politiquement incorrectes, prenez-vous un malin plaisir à brûler tous les feux rouges ?

C'est fait sans calcul. La seule question que je me pose, c'est : est-ce que ça me fait marrer ? Or, ce qui me fait rire, ce sont les choses jusqu'au-boutistes.

C'est mon type d'humour. J'ai vu *C'est arrivé près de chez vous* à 14 ans au cinéma, et quand c'est sorti en VHS, je l'ai maté en boucle avec mes potes - en cachette de nos parents ! On a toujours eu cet humour noir très macabre. Du coup, je n'ai pas l'impression de transcender des interdits ou le politiquement correct puisque c'est naturel, c'est moi. En ce sens, *Barbaque* est le film qui me ressemble le plus, mon film le plus personnel. Je reste néanmoins ouvert à toute proposition et bonnes idées. Pour l'écriture, il y a donc Vincent Solignac, et sur le plateau je travaille avec John Wax qui est un très bon chef-opérateur et un excellent cadreur - ce qui n'est pas ma spécialité. Il m'accompagne depuis *Case départ* où il était photographe de plateau. Sur *Barbaque*, c'est lui qui dirige la séquence du saccage de la boucherie, ou encore la scène finale où on s'entretue, sachant que tout est storyboardé avant. Cette séquence, c'est trois jours en studio, avec des effets spéciaux, beaucoup de mouvements de caméra... Et puis sur la narration visuelle, John a apporté plein d'idées, comme par exemple celle de mettre des images de documentaires animaliers à la fin de la séquence où mon personnage est comparé à un fauve dans la savane. Ou encore la dernière image du film de Marina et moi au tribunal : c'est John qui me dit de mettre un t-shirt vert floqué Umbro... le même que Guy Georges portait durant son procès ! Tant que ça me fait marrer, je prends et j'y vais. Il ne faut pas se fixer de limites.

Le choix des musiques a son importance, comme par exemple de mettre du classique au début pour accompagner les premières « découpes »...

On voulait commencer par du « léger ». Et ça se termine sur un rap que j'adore et qui date des années 1990, *Le Crim* par Democrates D. On y cite tous les films avec des tueurs en série comme *C'est arrivé près de chez vous*, *Orange mécanique*, *Jack l'éventreur*, etc. C'est la première fois que je m'investis autant sur la bande son d'un film. Et c'est celle dont je suis le plus fier. Contrairement à ce qui se fait d'habitude, je ne voulais pas que la musique soit composée en amont. Guillaume Roussel a travaillé dessus à partir du film terminé. Je ne voulais pas de la musique pour illustrer l'histoire, mais pour l'enrichir. Je voulais qu'elle accentue la psychologie des personnages, la folie qui monte.

Barbaque

Barbaque se termine sur une ellipse, où on passe de la chambre froide au tribunal. Vous ne vouliez pas filmer l'arrestation du couple ?

Sur le papier, j'avais écrit une autre fin où on les voyait mourir tous les deux. Et puis je me suis dit qu'il fallait respecter les codes de comédie romantique, que l'amour triomphe à la fin. Donc, ils se redisputent une dernière fois, comme dans

toutes les comédies romantiques, sauf qu'après, ils ne se retrouvent pas sur un quai de gare mais dans une chambre froide - parce qu'ils sont bouchers. Ainsi, le spectateur est heureux qu'ils finissent ensemble. L'amour triomphe, oui. Malgré tout, en conclusion, il y a cette petite pastille pour montrer ce que vont devenir ces tueurs, peut-être aussi pour sauver un semblant de morale.



Interview Marina Foïs

Comment avez-vous réagi en lisant le scénario de *Barbaque* ?

L'idée m'a beaucoup fait rire parce qu'elle est très absurde. Le pitch est hilarant : un couple de bouchers se trouve dans une situation économique et sentimentale difficile et, par un concours de circonstances, va se remplumer en faisant du jambon de vegan !

Il n'y a rien qui va dans ce pitch. Et ça me fait rire.

Je sais que cette réponse ne va pas vous suffire et pourtant c'est ma meilleure pour accepter une comédie non ? C'est très difficile d'expliquer ce qui fait rire. Décortiquer l'humour, le théoriser, je ne sais pas le faire. Mais j'aime bien le trop. Souvent je ris quand c'est trop. Et Fabrice c'est souvent trop.

Vous avez été séduite par le côté politiquement incorrect ?

Je me méfie beaucoup de cette étiquette « politiquement incorrect » qui ouvre la voie à des raisonnements dégueulasses sous prétexte d'idées décomplexées. Je n'aime pas le « on ne peut plus rien dire » pour s'autoriser à dire n'importe quoi. Mais je ne crois pas que le film soit un manifeste. Je ne crois pas que Fabrice ait écrit ce film parce qu'il en avait gros sur la patate et voulait enfin dire tout haut ce que tout le monde pensait tout bas des Vegans. Je n'ai pas l'impression non plus qu'il avait envie d'écrire une ode à la boucherie traditionnelle. À mon avis l'intention est un tout petit peu plus subtile. Je pense qu'il s'amuse d'un travers ultra contemporain, qui est, dans le discours public et au bistrot, l'absence totale

de nuances, l'extrême simplification du vocabulaire... l'urgence à choisir son camp, l'impossible entre-deux, la difficile cohabitation des points de vue que les sujets soient graves ou pas...

Même si ce n'est pas un « film pro-boucher », on ne va pas se mentir, les vegans en prennent pour leur grade !

Tout le monde en prend plein son grade. Il n'y a que Willy qui est sauvé. Ce couple joué par les très drôles Virginie Hocq et Jean-François Cayrey par exemple, qui ne parle que de fric, qui est ultra-raciste, dépasse toute limite. Tout est à jeter. Ça existe les gens affreux... que affreux ? Des gens dont on n'a pas envie de comprendre ce qui les excuse ? À l'inverse je trouve qu'il raconte le couple des bouchers avec empathie, même s'il les montrent impuissants, peureux, petits, paumés (comme il nous arrive à tous de l'être) et dangereux. Mais ce sont des gens qui ont honte. C'est terrible la honte !

Votre personnage n'est-il pas le plus malveillant des deux ?

Elle est manipulatrice, oui. Dégueulasse, même. Si on creuse un peu, on peut aussi dire qu'elle souffre. Elle est mal aimable, mais parce qu'elle est avant tout humiliée. Son mariage est un naufrage, elle s'emmerde, elle végète dans une boucherie qui n'a plus aucun client. Elle en nourrit une certaine amertume et un irrespect total pour son mari. N'empêche que c'est elle qui offre à son mari un projet qui va leur redonner vie à tous les deux. Le projet est immonde, car la

Barbaque

solution n'est pas de tuer. Je le précise pour éviter une éventuelle polémique qui m'accuserait de promouvoir le crime pour relancer son couple (rire). Cela ne fait qu'élever le niveau et la narration du film.

Cela fait quoi de jouer une tueuse en série ?

Vous remarquerez que je ne tue pas. Je garde les mains propres. Blague à part, je partage avec beaucoup de monde une fascination pour les faits divers. Les monstres, c'est la transgression. Or, on a tous des pulsions dégueulasses et je suis fascinée par ceux qui passent le pas et surtout par leur logique, leur signature, leur « art de vivre » dans le crime. J'ai lu énormément de bouquins sur le sujet, vu beaucoup de *Faites entrer l'accusé*, et le plus intéressant n'est pas le crime en lui-même mais la manière dont il est élaboré. En général, on tue pour solutionner quelque chose - ce qui, quand on y pense, est complètement fou car l'assassin se projette toujours dans l'après alors qu'on sait tous que le crime parfait n'existe pas. Qu'il n'y aura pas d'après. Malgré cela, il y a toujours des gens qui échafaudent des plans et très souvent c'est à cause d'histoires familiales tordues

ou d'humiliations sociales. Dans *Barbaque*, c'est une femme qui manipule son mari, mais dans la vie cela peut aussi être une mère qui manipule ses enfants. Ça arrive. C'est pourquoi, d'un point de vue psychologique, ces affaires sont très intéressantes.

Quel point commun avez-vous avec Sophie ?

La nécessité d'avoir des projets - mais aucun comme le sien, je reprecise, je suis contre le crime et contre la mort en général - pour éviter toute sensation d'ennui. C'est tout ! Enfin, je crois... J'espère ! Je ne suis pas manipulatrice. Je suis bien plus frontale que Sophie. Je n'agis pas par en-dessous.

Vous n'aviez jamais travaillé avec Fabrice Éboué qui dit qu'il faut toujours un peu de temps pour que deux nouveaux partenaires s'approprient. Vous confirmez ?

Pour l'alchimie entre partenaires, elle peut se faire de manière immédiate et brutale, ou plus lentement. Ça dépend. Il n'y a pas de règles. Cela peut aussi ne



jamais avoir lieu sans que ça se voit à l'écran. Avec Fabrice, on a beaucoup ri. Je me moquais beaucoup de son rythme, justement. Car Fabrice est lent (rire). Pas dans le travail, mais dans sa manière de bouger. Et si on a bien profité de nos scènes de comédie, c'est aussi grâce à John Wax. En plus d'être très drôle et corrosif, John est très technique. Il connaît les focales, cadre super bien. Pour une séquence comme celle dans la chambre froide, c'est pratique. Barbaque a bénéficié du parfait mélange de Fabrice et John.

Fabrice Éboué considère Barbaque comme une comédie romantique. Vous aussi ?

Absolument. C'était même énoncé dès la note d'intention : la comédie romantique est un genre éculé, il faut le renouveler. Et Fabrice le fait en mélangeant deux genres. Pour être honnête, je ne pensais pas que l'histoire du couple prendrait autant de place. Et quand j'ai vu le film, j'ai pris cela pour une très bonne nouvelle. La romance des deux qui prend son sens à travers les meurtres fonctionne parfaitement. Je confirme qu'une comédie romantique gore, ça peut marcher !

D'autant qu'aussi fou soit le postulat, la crédibilité psychologique est respectée car ils ne se mettent pas à tuer tout de suite. Il leur faut un certain temps et beaucoup de ratés, enfin surtout à Vincent, pour passer à l'acte.

C'est très, très dur de tuer quelqu'un. Techniquement, le corps humain est résistant. J'étais amie avec Jean-François Abgrall, gendarme devenu profiler après avoir prouvé la culpabilité de Francis Heaulme, et il m'avait confié qu'il était très difficile de passer à l'acte. En règle générale, le crime, même prémédité, n'arrive qu'après une suite d'échecs, un enchaînement de petits foirages. La scène de crime finale n'est quasiment jamais celle que le meurtrier avait imaginée à la base.

On en parle de la scène où vous jouez avec un pénis ?

Je ne connais pas une personne qui ne l'aurait pas fait à notre place ! Alors ne nous jugez pas s'il-vous-plait (rire). J'ai même fait des photos avec, si vous voulez tout savoir. On avait une mallette de faux pénis, aussi luxueuse que s'il s'était agi de bijoux. Il y avait également une mallette de faux doigts. Impossible de ne pas rigoler avec ça. C'est en tous les cas au-dessus de mes forces.





Liste Technique

Réalisateur
Scénario
Avec

Fabrice Éboué

Fabrice Éboué & Vincent Solignac

Fabrice Éboué, Marina Foïs,

Jean-Francois Cayrey, Lisa Do Couto Texeira,

Victor Meutelet, Stephane Soo Mongo

Virginie Hocq et Christophe Hondelatte

David Gauquié et Julien Deris / Cinéfrance Studios

Jean-Luc Ormières

TF1 Studio, Apollo Films Distribution,

TF1 Films Production et Chez Felix

Thomas Brémond

Guillaume Roussel

Alice Plantin

Avec la participation de
Producteurs
Producteur pour Cinéfrance Studios
Coproducteur

Directeur de la photographie
Musique originale
Montage

Barbaque